

Prologue

« Ici, Adam se souvient de sa glaise. »

Mahmoud Darwich, *Etat de Siège*

C'est un matin de novembre. Les premiers flocons tombent sur la forêt québécoise. Le vieux Pottier a connu l'ennui. Qui dévore les personnes et les choses, les forêts – et qui balaye la neige. L'ennui silencieux, angoissé, que l'on ne peut pas dire parce que les mots nous manquent et qu'ils nous ont toujours manqué. Les flocons se déposent sur le sommet des arbres ; ils y prennent goût – c'est l'hiver qui s'installe. Et la chambre pâissante du vieillard. Qui a mis ses habits du dimanche. Le vent siffle par une fenêtre ouverte, et par la cheminée. La voiture est couverte de neige. Les poètes disent que c'est un voile, ou un linceul. Le vieux Pottier balance. Le froid lui est entré dans le corps. À travers ses habits du dimanche, les tissus, jusqu'à l'os, à travers tous les remparts de l'existence. Il faut avoir vécu un hiver québécois pour connaître l'hiver. Une tempête de trois jours, et la nuit, quand les lignes à haute tension s'affaissent sous le poids de la neige. Il faut avoir roulé sur les routes noires de glace. Il faut avoir entendu tous les arbres craquer et se tordre de froid. Le vieux Pottier avait été un ouvrier des ponts. Il avait eu une femme qui buvait beaucoup. Il lui avait cogné dessus. Ils avaient eu un premier fils, Jean. Et puis d'autres enfants. Elle était devenue laide. Lui avait grossi. Ils étaient venus se fixer au bord du Lac-en-Croix, au nord, dans la commune de Notre-Dame-de-la-Merci. Il avait pêché. Elle avait tricoté. Et puis elle était morte. Et il l'a pleurée. La neige tombe et couvre tout. À Chertsey un camion a percuté un pylône. Les maisons se sont éteintes. Le vieux Pottier balance, attaché par le cou à une poutre apparente. Il aurait pu laisser un mot. Il aurait bien voulu. Mais il n'a pas su qu'écrire, à quoi bon ? Le silence vaut mieux. Les tourbillons de neige.

Les suicides c'est curieux comme ça vous prend aux moelles, comme ça s'y colle, que ça palpite au fond. J'ai connu des suicidés. Qui tous m'adressent des reproches, des pointes, de surface, affleurant le brouillard. Souvent dans la tempête vous cherchez ceux qui manquent, que vous avez perdus, et vous les appelez, qu'ils reviennent, revenez, mais ils sont déjà loin, derrière la neige, ils ont trop froid, ils disparaissent. J'ai connu quelques-uns de ces crieurs de l'ombre, qui n'avaient jamais rien vraiment su dire, mais qui avaient crié quand même. S'ils sont morts c'est de leur faute, bien sûr.

Je ne sais pas s'il faut aller plus loin, à ce stade du récit. S'il vaut pas mieux s'arrêter. Prendre le temps d'enterrer le vieux Pottier, n'en dire pas plus que le silence. Vous laisser là, avec vos frémissements intimes. Pourquoi pas ? Il y a d'autres livres. Partant d'autres auteurs. Les instants, seuls, ne se substituent pas.